

5 JUILLET 1962

Mon épouse Gisèle et mon fils Pierre né à Sidi-Bel-Abbès le 7 mai 1962 ont quitté notre belle ville d'Algérie début Juin, sans espoir de retour pour la France. C'est le baptême de l'air pour Pierre. Il a trois semaines...!

Ils sont accompagnés par ma belle-mère et l'une de mes jeunes belles-sœurs. L'aînée de mes belles-sœurs ayant quitté l'Algérie pour la France début 1962 afin de pouvoir passer son Bac en raison des troubles qui avaient fait que les établissements scolaires avaient suspendus les cours.

Avec mon beau-père nous les avons déposés après un trajet en voiture sans problème devant l'entrée de l'aéroport de La Sénia à côté d'Oran.

Après bien des embrassades, la séparation est douloureuse, nous les regardons disparaître derrière la clôture. Nous sommes à la fois soulagés de les savoir en sécurité et très perturbés par le départ de ces êtres que nous aimons profondément! Quand les reverrons-nous?

Tout ce petit monde va subir deux jours d'une épuisante attente dans les hangars de l'aéroport et ce dans des conditions lamentables d'hygiène, de stress, de promiscuité, sans aucun confort et dans une chaleur difficile à supporter. Par chance mon épouse allaite notre bébé qui n'aura pas à souffrir des problèmes d'hygiène qu'engendre la préparation des biberons.

Ils souhaitent arriver à Toulouse ! Les circonstances feront qu'ils atterriront à Paris.

Avec mon beau-père et mes parents nous avons décidé de rester sur place pour préparer nos déménagements respectifs.

Le 4 juillet, mon déménagement est en lieu sûr chez mes parents, ceux-ci et mon beau-père me pressent pour que je rejoigne la métropole.

Le 5 juillet je crois quitter pour toujours ma chère ville de Sidi-Bel-Abbès, j'ai la gorge serrée, le cœur prêt à exploser, je suis heureux de rejoindre ma famille et suis très inquiet quant au futur sort de mes parents et de mon beau-père!

Je n'arrive pas à réaliser tout ce que je suis entrain de perdre: un mode de vie, mes amis, mes petits élèves, les lieux familiers que j'aime, mon jardin public si facile d'accès par le portillon de la clôture qui sépare notre cour de ses allées ombragées, ma chère Mékerra témoin privilégiée d'innombrables parties de pêches et de baignades, mon Collège Moderne devenu Lycée Leclerc, les associations pour lesquelles je me suis beaucoup investi, le club d'athlétisme de la J.S.O.B.A., celui du S.A.B.A. et surtout la Maison des jeunes et de la culture et son magnifique club de handball . Hier encore j'en étais le président, aujourd'hui, je ne suis plus rien !!!

Il me faudra 47 ans pour pouvoir en reparler, essayer d'oublier les mauvais souvenirs pour ne garder que les meilleurs. Pourtant il y en a un que je voudrais occulter mais qui est resté gravé dans ma mémoire, en voici le récit.

Le 5 juillet 1962 je me rends de bon matin en voiture glacis Sud, Avenue du Maréchal Foch, derrière l'école Paul Bert.

Tous les jours un convoi de véhicules civils et militaires escorté par la Légion et à destination d'Oran se rassemble à cet endroit

J'ai le plaisir de prendre à bord de ma Peugeot 404 Martial Gonon un copain qui était en classe de première avec moi en 1954-55 au Collège Leclerc, il est lui-même satisfait de voyager confortablement avec un ami.

Bien que Sous-lieutenant de réserve il n'avait droit qu'à s'installer dans la caisse d'un camion de l'armée. Il est en uniforme et représente pour moi un gage de sécurité.

Lorsque nous traversons le village des Trembles? Celui d'Oued Imbert? Un barrage de F.L.N. veut nous contrôler, comme nous sommes entre deux camions de la Légion nous n'obtempérons pas.

Nous entrons à Oran, faisons un grand détour, passons devant le stade Montréal pour nous rendre au centre ville

Des milliers d'Algériens en liesse nous font une haie d'honneur, ils chantent, ils crient, ils dansent, en apparence ils semblent bienveillants, des youyoux fusent. Je ne ressens aucune hostilité. Ils attendent paraît-il un défilé de troupes du F.L.N.

Je dépose Martial à l'entrée du Château Neuf qui est la base de transit de l'armée. C'est par là que passent tous les militaires qui regagnent la France ou qui en viennent.

Je me dirige aussitôt dans l'enceinte du port d'Oran à la recherche d'un aconier qui pourra faire embarquer ma voiture bourrée de ce qui nous est le plus précieux.

Je contacte en vain plusieurs courtiers. Ils n'ont pas la possibilité de prendre en charge mon véhicule!

C'est alors que des coups de feu retentissent au-dessus de nous dans toute la ville. Craignant un couvre feu et ne voulant pas être bloqué au port, je le quitte et me dirige vers le centre ville.

Mon but est de sécuriser ma 404 qui n'est pas encore totalement rodée, je vais la déposer au Garage Peugeot qui est situé si j'ai bonne mémoire au carrefour de la rue de la Vieille Mosquée et de la rue Lahitte. Ensuite, je me rendrai à l'hôtel de la Vieille Mosquée où j'ai retenu une chambre et j'attendrai que la situation se calme!

Je remonte du port par la rampe du Capitaine Valès. Au carrefour avec la rue El Mounzar, je croise sans problème une voiture occupée par des membres en armes du F.L.N. Je leur demande par gestes ce qui se passe? Ils n'ont pas l'air de savoir ! Ils ne sont pas hostiles. Par chance ils continuent leur chemin, moi le mien !!!

J'arrive au garage Peugeot, je gare ma voiture, le gardien des lieux: un Français, décide d'en fermer l'entrée. En effet, nous pouvons apercevoir au croisement de la rue Jalras et de la rue d'Alsace-Lorraine devant la brasserie Bousquet (Je connais bien Mr Bousquet qui est le président de la ligue d'handball de l'Oranie) des hommes du F.L.N. qui tirent à la mitraillette dans la rue d'Alsace-Lorraine. Il nous semble qu'un corps est à terre! A cet instant arrive une petite Renault: je pense que c'était une Dauphine! A son bord un homme jeune, son épouse et deux enfants dont un bébé de quelques semaines. Il s'agit d'un médecin et sa famille qui rentrent de la plage. Nous les interceptons avant qu'ils s'engagent vers la brasserie Bousquet, ils entrent, nous fermons aussitôt le rideau et surveillons les alentours. Des F.L.N. arrivent dans un car qu'ils garent face au garage rue Jalras, ils investissent les immeubles et en ressortent avec des civils européens, des hommes seulement qu'ils font monter dans le car après avoir récupéré les clefs et les voitures de ces malheureux. Quel sort leur a-t-il été réservé par la suite? J'en tremble encore!

Le Garage Peugeot a plusieurs étages, on y accède par une rampe en colimaçon. Nous faisons monter la Renault du docteur avec sa femme et les petits au dernier étage, les enfants ont faim, soif, ils pleurent, il n'est pas question de les laisser au rez de chaussée, ils pourraient trahir notre présence.

Nous allons vivre cinq à six heures d'angoisse en attendant le pire! Hasard? Chance? Les F.L.N. n'ont pas l'idée d'entrer dans notre cachette bourrée de voitures dont les clefs sont accrochées sur un grand tableau !!



Vers cinq heures de l'après-midi, ils se rassemblent rapidement et disparaissent avec leur triste butin, des patrouilles de l'armée française prennent enfin possession des rues. Nous nous dépêchons de quitter les lieux, je me dirige vers l'hôtel qui doit être à moins de deux cents mètres du garage.

A l'accueil, je trouve quelques militaires clients tout comme moi. Un sous-officier du 28^{ième} train est décomposé, il tremble de rage, de désespoir et d'impuissance, il a vu devant sa caserne à quelques pas des sentinelles de notre armée, des civils français qui ont été lynchés et même dépecés par une foule en délire

Mise au point :

Les militaires n'ont pu intervenir en raison des ordres formels d'un certain Général Katz commandant la garnison d'Oran forte de 18000 hommes. Général aux ordres de De Gaulle qui avait interdit formellement aux forces françaises d'intervenir pour rétablir l'ordre, l'Algérie étant indépendante depuis le 3 Juillet !

Le Général bien que tenu au courant des faits laissa massacrer pendant 5 à 6 heures environ 600 Français et Françaises sans compter de nombreux Algériens favorables à la présence française en Algérie.

Impossible statistiquement de savoir combien d'entre eux furent suppliciés, leur disparition n'étant pas prise en charge par le tout nouveau consulat de France !

Cette mise au point faite je poursuis mon récit.

Le couvre-feu a été instauré. Nous n'avons rien à manger, la patronne de l'hôtel nous donne à chacun un petit morceau de pain agrémenté d'un brin de jambon cuit.

Je dors très mal cette nuit-là! Une foule de questions se bousculent dans ma tête! Au petit jour du 6 Juillet 1962 ma décision est prise. Je rentre en France avec ou sans voiture !

Le couvre feu a été levé à sept heures du matin, je longe le Lycée Lamoricière qui sert de

casernement à des soldats français et me rends au comptoir d'Air France sis Boulevard Galliéni ou rue de la Poste ? (Trou de mémoire).

Une dizaine de personnes, des hommes en majorité, attendent une problématique ouverture des bureaux de réservation!

Alors que je vais prendre place derrière le dernier arrivant, j'ai la joie de trouver dans la file d'attente: Aimé Muller, un de mes cousins originaire d'Hammam-Bou-Hadjar. Nous sommes heureux de nous savoir libres et en bonne santé. Je lui fais part de l'insuccès de mes démarches pour embarquer ma voiture. Il a une solution à mon problème.

La veille, alors qu'il attendait son tour dans les bureaux de la Compagnie Transatlantique afin de faire prendre en charge son auto pour l'expédier en France, la fusillade à fait que la Transat a fermé ses guichets. Les employés lui ont donné un ticket de priorité pour la file d'attente des jours suivants. Il a le numéro deux ou trois ??

La veille pendant qu'il attendait, son beau-frère a fait le nécessaire pour expédier en métropole leurs deux voitures par l'intermédiaire d'une autre compagnie!

Il me cède aussitôt son ticket prioritaire!

Le rideau de l'agence se lève, j'achète trois places d'avion pour le dix juillet sur la ligne Oran-Marseille: deux places pour mes parents, une pour moi!

Je descends au port, à onze heures ma Peugeot est dans la cale d'un bateau qui part pour Marseille le jour même!

Je rentre à Sidi-Bel-Abbès par le premier train, fort de ce que j'ai vécu à Oran, j'essaye de convaincre mes parents qu'ils doivent impérativement prendre l'avion avec moi.

Ils refusent catégoriquement, ils tiennent absolument à rester sur place tant que leurs meubles et les miens ne seront pas expédiés sur le sol français!

Dans ma précipitation, j'avais oublié de prendre une place d'avion pour mon beau-père, confus, je lui propose l'une des deux places réservées devenue vacante.

Il a exactement la même réponse que mes ascendants!

Je prends quelques photos de notre ville, les quartiers européens sont déserts, le Bel-Abbès si vivant hier est devenu désertique, les habitants sont partis ou restent terrés chez eux en attendant des jours meilleurs.



8 Juillet 1962 Sidi-Bel-Abbès ville morte! La Mairie gardée par la Légion.

Le 9 juillet, désespéré de partir seul, je reprends le train en direction d'Oran et passe la nuit à l'hôtel de la Vieille Mosquée. Je revends à prix coutant les billets d'avion en ma possession à deux pauvres femmes; une mère et sa fille. Terrorisées depuis le 5 juillet, elles n'étaient pas sorties de l'hôtel tellement était fort leur traumatisme !!!

Le 10 juillet en début de matinée, je me rends au siège d'Air France, un bus nous transporte à l'aéroport de La Sénia. Nous traversons les quartiers principalement peuplés d'Algériens. A chaque carrefour, des combattants de l'A.L.N. montent la garde en armes. Nous sommes enfin soulagés quand le bus passe la porte de l'aéroport gardée par l'armée française.

Je possède deux valises lourdement chargées,

Julien Torregrossa que j'ai fréquenté en premier dans notre collège et ensuite lors d'un stage pédagogique de trois mois à Aïn-EL Turck va prendre le même avion que moi, il me propose de prendre une de mes valises à sa charge. Il voyage avec ses parents, ils n'ont pratiquement rien comme bagages et ont abandonné le reste de leurs modestes biens. Il m'évite de payer ainsi un lourd supplément! J'aurai le plaisir de le remercier une seconde fois en 2008 après qu'il m'ait retrouvé grâce à Henri Lavina et son merveilleux site internet mekerra.fr

Nous arrivons à Marignane à 16 heures 15 après un vol bien triste mais sans histoire. Avec trois autres passagers de l'avion, à 16 heures 45, nous louons un taxi pour 1000 francs. Il nous emmène aussitôt au port de Marseille.

A 18 heures, je récupère ma voiture et les bagages qu'elle contient, le tout en excellent état. Je retourne à l'aéroport et y récupère mes deux valises.

Le soir du 10 juillet je passe la nuit à Forcalquier (Alpes de Haute Provence) chez mon oncle Henri et ma tante Henriette sœur de mon père, ils sont à la fois surprise et ravis de me voir. Ils n'avaient plus de nos nouvelles depuis plusieurs semaines !!! Je retrouve aussi Louisette la sœur aînée de mon père : elle est veuve, sans attache, elle adore les voyages!

Le 11 juillet nous partons tous les deux à 6 heures du matin pour Goux (Gers) où doivent se trouver mon épouse et mon fils qui a deux mois et quatre jours; J'ai hâte de les revoir, ils ne m'ont donné aucun signe de vie depuis le début du moi de Juin! Ma tante qui n'a jamais pu avoir d'enfant est

pressée de voir son petit neveu.

Nous arrivons à Toulouse en début d'après-midi, je me rends chez une des deux tantes de ma femme afin de l'assurer de ma présence. Peut-être pourra-t-elle me dire ce qu'il est advenu à ma petite famille! Il n'y a personne...!

Je me rends chez la deuxième tante de mon épouse, personne... !!Une voisine me dit que la jeune dame d'Algérie et le petit sont à Toulouse ainsi que Claudette ma belle-sœur

Où sont-ils? Je cherche dans l'annuaire du téléphone le numéro de l'entreprise qui emploie l'une des deux tantes, j'appelle et tombe directement sur elle, j'apprends que Gisèle, mon fils et Claudette logent à l'hôtel, ma correspondante me donne le nom de la rue mais elle ignore le nom de l'établissement! Situé probablement sur le Boulevard de Strasbourg, mais avec le recul du temps je n'en suis pas certain.

Je patrouille en voiture dans la rue, il y a plusieurs hôtels! Quel est le bon? Soudain mon épouse apparaît au bord du trottoir, sa tante qui a retrouvé ses esprits s'est souvenue du nom de l'hôtel et l'a prévenue de mon arrivée!

Coïncidence, Baraka, flaire, coup de chance, appelez ça comme vous le voulez, depuis la veille, Gisèle est à Toulouse avec sa sœur...et mon fils !!!

Ce dernier depuis sa naissance pleurait après la tétée, il fallait le bercer longuement pour qu'il fasse un rôle problématique, les docteurs généralistes n'avaient pas trouvé de solution au problème, ma femme était venue à Toulouse deux jours plus tôt pour consulter un pédiatre qui avait prescrit deux ou trois petites granules homéopathiques à lui faire prendre avant la tétée, miracle. Depuis vingt-quatre heures monsieur fait son rôle après avoir bu, on le couche, il dort !!

Nous nous retrouvons. C'est indescriptible! C'est merveilleux! C'est doux! C'est le bonheur !!!
Le lendemain nous serons à Goux....



Août-Septembre. 1961 Goux maison Gatellier

Mon beau-père Monsieur Gatellier, nous rejoindra en Octobre, mes parents débarqueront à Port-Vendres le 25 Décembre 1962 par un froid sibérien, ils passeront la nuit au froid dans le hall de la gare maritime, les hôtels sont complets, la route en montée à la sortie de Port-Vendres enneigée et verglacée, est impraticable. Le commandant du navire qui reste à quai refuse que les débarqués

remontent dans le bateau pour y passer la nuit au chaud !!!

Ils passeront une nuit épouvantable dans leur voiture recouverte de givre !

Mon épouse, mon fils et moi-même partis de Vic-En-Bigorre en voiture le 25 au matin avions l'intention de les accueillir à la descente de leur bateau. En raison d'une route fortement enneigée jusqu'à Narbonne nous ne pûmes les rejoindre à temps. Nous décidâmes d'aller passer la nuit à l'hôtel du Dôme dans la bonne ville de Sète : hôtel que je connaissais pour y avoir séjourné en vacances avec mes parents. C'est là qu'ils nous retrouvèrent par hasard le 26 à l'heure du repas de midi.

Toute la famille était en sécurité, une page douloureuse était tournée, il fallait maintenant vivre et se tourner vers un avenir plutôt incertain !!!

P.S. No:1 Mon beau-père et moi-même restés à Sidi-Bel-Abbès après le départ de nos familles pour la France n'eûmes aucunes nouvelles de leur part, pourtant de nombreuses lettres nous furent adressées .Le courrier était bloqué dans les deux sens (resterait à éclaircir si le blocage était accidentel, provoqué par une désorganisation certaine ou voulu par l'administration Gaullienne?), c'est ainsi que le 13 juillet en ma présence, mon épouse reçut une lettre que je lui avais adressée le 2 juin!!!

P.S. No : 2 Mon arrivée en France est relatée au détail près à mes parents dans un courrier que je leur avais adressé le 14 juillet 1962, courrier que je viens de relire et qui avait été conservé religieusement par ma mère!

P.S. No:3J'ai eu le plaisir de retrouver téléphoniquement Julien Torregrossa au début d'octobre 2008

P.S. No:4 : Je vous conseille de lire le livre de Jean Pouget: Bataillon R.A.S. Algérie 1956, presse de la CitéISBN978-2-258-07423-1 On peut se procurer le livre sur le site internet : Amazon.fr

Il y relate l'histoire d'un bataillon de rappelés, le 228ième R.I. qui fut dissout et transformé en 584ième Bataillon de marche du Train qui dépendait du C.O.S.A.=Commandement opérationnel du sud algérois dont le Chef était un certain Colonel Katz futur Général. Le portrait du Colonel Katz par Jean Pouget est caustique et réaliste, il pourrait expliquer le comportement du Général le 5 Juillet 1962 à Oran.

En voici un extrait:

<<Je sors du rang, poursuivait le colonel(Katz). Engagé à dix-huit ans par devancement d'appel, non par idéal. J'étais manœuvre dans le bâtiment et complètement illettré. Oui, je suis un enfant trouvé, évadé de l'assistance publique à quatorze ans. J'ai appris à lire dans l'armée, vous comprenez, quand j'ai commencé ma carrière, je n'avais aucune relation politique pour me pousser. Katz faisait de la franchise transparente un art pour séduire, manœuvrer sa proie et cacher sa pensée. Tel qu'il se montrait à Jean-Marie (commandant Jean Pouget) dès leur première rencontre, ce colonel si peu conformiste avait tout pour lui plaire. Et il le savait fort bien, d'intuition ou par calcul, après s'être renseigné sur son compte. Sa lourdeur d'ours brun cachait une subtilité de jésuite, sa modestie une ambition féroce. >>

Les réflexions de Jean Pouget sur l'armée, sur les méthodes et les moyens employés pour faire la guerre d'Algérie sont instructives. Son implication politique dans le mouvement gaulliste est intéressante.

Jean Pouget était le commandant qui réorganisa le 584ième B.T. J'eus l'occasion de servir avec plaisir sous ses ordres en tant que chef de section pendant huit mois, je faisais partie d'un petit contingent d'officiers et sous-officiers du Train aéroporté qu'on lui avait octroyé pour l'aider à remettre le bataillon sur ses rails!

Saint-Lys le 5 juillet 2009

André Amadeuf

Aditif du 05/11/2015

Je vous conseille de lire le livre de Guillaume Zeller imprimé en 2012

ORAN

5 juillet 1962

Un massacre oublié.

ISBN : 978-2-84734-899-6

Certains passages de mon témoignage y sont insérés.

Ce livre d'une vérité criante analyse objectivement la situation :

Les responsabilités de l'OAS qui a tué plusieurs centaines d'Algérien (près de 1200 plastiquages sans compter des assassinats par armes à feu et de nombreux Français de 1961 au trois juillet 1962.

Le départ d'Oran le 3 juillet pour l'Espagne (par bateaux de la marine espagnole gracieusement mandatés par le dictateur Franco !) d'environ 800 combattants de l'OAS laissant ainsi la population européenne sans défenseurs.

Les luttes intestines de pouvoir au sein du FLN entre les chefs des troupes n'ayant jamais combattu contre les Français, mais massées en grand nombre à la frontière du Maroc.

Troupes commandées par Boumédiène favorable à Ben Bella qui ne voulait en aucun cas que le GPRA (gouvernement provisoire de la République algérienne) basé à Tripoli prenne le pouvoir à Alger.

Il est presque certains que des agitateurs dévoués à Ben Bella et Boumédiène provoquèrent le massacre afin que les troupes FLN du Maroc puissent « rétablir » l'ordre à Oran et par là-même de prendre le pouvoir au détriment du GPRA !

Le livre accable aussi non seulement le Général Katz mais aussi le gouvernement français et en particulier le Président De Gaulle en tant que donneur d'ordres.